

« Ils étaient vingt et trois »



LES « 23 » SONT EN MAJORITÉ JEUNES, ISSUS DE MILIEUX POPULAIRES.



À L'EXCEPTION DE QUATRE D'ENTRE EUX NÉS EN FRANCE,



TOUS SONT DES ÉTRANGERS ARRIVÉS EN FRANCE TRÈS JEUNES



OU APRÈS UN PARCOURS FAITS DE COMBATS ET D'EXILS.



AU SEIN DES FTP-MOI, ILS PARTICIPENT À LA LIBÉRATION DE LA FRANCE.



Les « 23 » sont tous nés en France, à l'exception de quatre d'entre eux nés en France, tous sont des étrangers arrivés en France très jeunes ou après un parcours fait de combats et d'exils.



Leurs Histoires

Des orphelins du génocide des Arméniens



Orphelins, tous d'armées, (avec par terre) le grand frère d'Armen Manoukian en 1931.
Café, Paris, Manoukian.



Photographie de Manoukian et de son frère Arsen.
11 à 12 ans, en 1914, à Paris, à l'époque de la guerre.
Café, Paris, Manoukian.

Armen Manoukian, le grand frère d'Armen Manoukian, en 1931.
Café, Paris, Manoukian.



Photographie prise le 22 juin 1937, devant la résidence de Manoukian, à l'époque de la guerre.
11 à 12 ans, en 1914, à Paris, à l'époque de la guerre.
Café, Paris, Manoukian.

Missak Manouchian naît en 1906 dans une petite ville d'Anatolie orientale : Maline Asadourian en 1913, dans la capitale de l'Empire ottoman. Ils sont jeunes lorsque le génocide des Arméniens, mené par le parti Jeune-Turc à la tête de l'Empire ottoman, commence en 1915, en plein conflit mondial, entraînant déportations et assassinats de masse systématiques. En deux ans, près des deux tiers de la population arménienne de l'Empire a disparu, soit entre 1,2 et 1,5 million de morts. La nouvelle république de Turquie qui s'impose par les armes après la Première Guerre mondiale met fin à la réalité de la première république d'Arménie. La plupart des Arméniens n'ont plus comme choix que l'exil définitif, devenant des apatrides - interdits de retour - Recueilli par une organisation humanitaire, Missak Manouchian est réfugié à l'orphelinat de Djounieh, au Liban. Maline est placée en Grèce. C'est en 1924 que Missak embarque pour la France, Maline en 1926. Un autre orphelin, Arsène Tchakarian arrive en 1930. Plus âgé, Armenak Manoukian, né Arpen Dev'tian ou Tavittian, connaît lui le parcours d'un militant bolchevique révolutionnaire, officier de l'Armée rouge dans les combats en Arménie et en Azerbaïdjan. Mais, trotskyste, il est exclu du Parti en 1927, emprisonné et déporté en Asie centrale. Il réussit à se réfugier en France en 1937.

La vie de Missak Manouchian en France est celle d'un ouvrier, d'un poète passionné de littérature, riche de ses rencontres avec des intellectuels arméniens. Il adhère au PCF après l'émeute du 6 février 1934. Il se voit confier la rédaction de *Zangou*, l'hebdomadaire du Comité d'aide à l'Arménie (HOK), puis s'engage dans la MOI. Le PCF lui demande de ne pas partir combattre en Espagne et de continuer à animer le HOK.

Alors que la Troisième République entre en guerre contre l'Allemagne nazie, comme d'autres étrangers, suspects de communisme, Missak Manouchian est arrêté le 2 septembre 1939 et interné plus d'un mois. Libéré, il souhaite malgré tout remplir ses obligations militaires et redemande - comme en 1933 - d'être naturalisé français.

Après quelques mois d'Occupation, redevenu ouvrier parisien, il est de nouveau arrêté fin juin 1941, au moment de l'attaque contre l'URSS, cette fois par les Allemands, en même temps que plus d'un millier de communistes ou ressortissants soviétiques. Libéré, il reprend contact avec des militants arméniens et communistes. Dès 1942, il dirige le groupe arménien de la MOI de la région parisienne, avant de rejoindre les FTP-MOI en février 1943. Sa résistance armée commence.



Le Rire, le magazine satirique
d'Armen Manoukian, en 1931.
Café, Paris, Manoukian.



La lutte armée



L'équipe spéciale



Arme de Celestino Alfonso.
9mm calibre Beretta.



Arrière-carte Julien Ritter, le 29 septembre 1943.
relatant dans la perspective des Brigades spéciales, avec les services mentionnés en rouge.
Préfecture de Police de Paris.



A l'été 1943, pour harceler encore davantage l'Occupant et marquer l'opinion par des attentats retentissants contre de hauts responsables allemands, une équipe spéciale est formée au sein des FTP-MOI de la région parisienne.

Marcel Rajman, jeune juif immigré âgé de 20 ans, ancien membre du 2^e détachement, qui a participé à la formation de Missak Manouchian lors de son entrée dans l'organisation, en devient un des cadres. Son ami Raymond Kojitski, dont la famille est aussi frappée par les persécutions, l'avait rejoint au 2^e détachement dès ses 17 ans. Spartaco Fontanot, 22 ans, sympathisant communiste, est lui aussi un jeune combattant. Celestino Alfonso, brigadiste durant la guerre en Espagne, est davantage expérimenté. Leo Kneier, militant communiste berlinois, plusieurs fois contraint à l'exil, ancien brigadiste, s'est évadé au printemps 1941 des camps de la *Retirada*, dans le sud de la France. Il est entré aux FTP-MOI grâce à ses camarades arméniens. La composition de cette petite équipe illustre « l'Europe des FTP-MOI » : Celestino Alfonso est espagnol, Leo Kneier est allemand, Marcel Rajman et Raymond Kojitsky sont polonais, Spartaco Fontanot est italien.

La première action d'envergure confiée à l'équipe spéciale est l'exécution du général von Schaumburg, commandant du *Gross Paris*. Le 26 juillet, l'attaque échoue : la grenade lancée n'atteint pas la voiture du général qui, en outre, n'était pas dans le véhicule. En revanche, le 28 septembre, Celestino Alfonso et Marcel Rajman parviennent à abattre un haut gradé allemand : Julius Ritter, chargé du départ des travailleurs forcés français vers l'Allemagne. En représailles de cet attentat spectaculaire, 50 otages sont fusillés le 2 octobre. L'opération envisagée contre le commissaire David, patron de la Brigade spéciale n°1, est interrompue par le coup de fil policier.

L'emploi du temps de Celestino Alfonso rend compte de l'activité de ces permanents FTP-MOI, quels que soient les succès et les échecs des opérations. Le 9 août, il fait le guet lors d'une opération de récupération d'argent et de documents dans un appartement. Le 19 août, il participe à une action contre un soldat allemand au parc Monceau. Quatre jours après l'attentat contre Ritter, il fait partie du groupe qui lance une grenade contre un autobus, tuant un soldat allemand et en blessant 15 autres. Le 4 et le 12 octobre, il participe à deux attentats contre un collaborateur et un indicateur, grièvement blessés. Le 22 et le 26 octobre, il lance des grenades avenue de la Grande Armée puis rue Montholon contre des hôtels réquisitionnés par les Allemands : sept soldats sont blessés. Une intense activité, menée avec courage, pour que l'Occupant ne se sente en sécurité nulle part dans Paris, et pour ouvrir à la Libération.



Le Parti des fusillés

« Vingt et trois qui
craient la France
en s'abattant »



Photographie prise dans l'une des salles adjacentes à l'entrée de la prison
celle de Mont-Valérien.
© Société d'histoire de la Résistance, photographes de Jean-Michel.

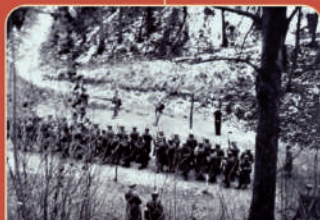


« Tout avait la couleur uniforme du givre – À la fin
février pour vos derniers moments », écrit Aragon.
Missak Manouchian et ses camarades sont
conduits le 21 février 1944 au Mont-Valérien. Ils
sont exécutés en cinq groupes de quatre et un
de deux, entre 15h22 et 16h56. Comme un rappel
d'une lutte nationale contre l'occupant, trois
jeunes résistants bretons, lycéens de Saint-Brieuc
– Henri Gaffroy, Léon Le Cornec et Yves Salaün –
sont fusillés six minutes avant eux.

« Ils étaient vingt et trois quand les fusils
fleurirent », mais Golda Baniel n'est pas fusillée
ce jour-là. Pour ne pas heurter l'opinion publique,
les services allemands n'exécutent pas les
femmes condamnées à mort devant les tribunaux
militaires. Ils les déportent secrètement vers le
Reich où la sentence est appliquée contre les
femmes communistes et/ou juives ; la plupart des
autres sont transférées au camp de concentration
de Ravensbrück. Golda Baniel est guillotinée à
la prison de Stuttgart le 10 mai 1944.

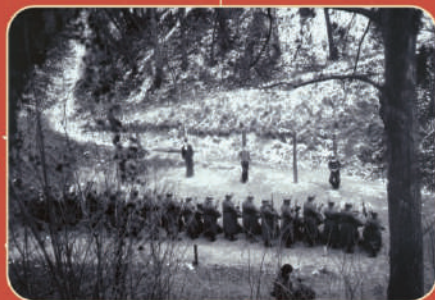
Le 21 février, quelques heures avant leur
exécution, les condamnés peuvent écrire leurs
dernières lettres. « Tu apporteras mes souvenirs,
si possible, à mes parents en Arménie » écrit
Missak Manouchian à Melinee. « Jusqu'au dernier
moment, je me conduirai [illisible] comme il
convient à un ouvrier juif » note Szlama Grzywacz
pour sa femme. Attaché sur le poteau d'exécution,
Celestino Alfonso récite le « Je vous salue Marie »
en espagnol. Emeric Glasz s'exprime en allemand
avant de mourir.

Leurs lettres, et leurs paroles relayées par Franz
Stock, l'aumônier allemand du Mont-Valérien,
rappellent la diversité d'origine de ces étrangers
qui venaient de combattre pour la libération de la
France, et leurs engagements : ceux de « vingt et
trois étrangers et nos frères pourtant ».



Les deux photographies ci-dessus de l'exécution des condamnés de l'Affiche rouge, prises
par Charles Rabier, sans afficher de l'avis allemand, chargé de la sécurité de la prison
allemande pour la sécurité des condamnés à mort au Mont-Valérien. Ce sont les seules images
autorisées des fusillés de Mont-Valérien. En 1995, pour avoir sa part, Rabier retourne ces
photographies et les expose à la prison de Mont-Valérien. Elles sont interdites
de diffusion en 2001 pour la France.

FORD / dans la France de la prison de Mont-Valérien.



Mémoires

« Vous n'avez
réclamé la gloire
ni les larmes »



Le temps du combat clandestin achevé, les « 23 » entrent dans la mémoire de la Résistance et dans notre mémoire collective. Les survivants et survivants des FTP-MOI s'emploient à rendre vivante cette histoire, non sans désaccords entre eux. Revenue d'Arménie en France en 1964, Melinee rappelle l'héroïsme de Missak dans un livre et lors de plusieurs hommages. Jusqu'à leur décès, Cristina Boico, revenue de Roumanie en France, comme Abraham Lissner, racontent leur résistance. Arsène Tchakarian, resté apatride jusqu'en 1958, ne cesse de rappeler la mémoire des fusillés de l'Affiche rouge. À la fin de sa vie, Boris Holban publie son récit précis du combat des FTP-MOI : *Testament*.

« Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la Liberté sauront honorer notre mémoire dignement », écrit Missak Manouchian dans sa dernière lettre. Avec son entrée au Panthéon, accompagné de Melinee, les « 23 » et les étrangers « morts pour la France » prennent place dans notre mémoire nationale : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante », proclame l'inscription au fronton de ce lieu de la République. L'Affiche rouge sera ainsi devenue le symbole de la part prise par les étrangers dans la Résistance, d'une nation défendue par les siens, quelle que soit leur nationalité.

Les « 23 » sont morts librement, au nom de valeurs supérieures à leur vie. Un héroïsme sans gloire, comme l'écrit Aragon. Leur combat, celui de toute la Résistance, est la « victoire d'un peuple » qui regagne sa souveraineté perdue, selon l'expression d'Albert Camus. Alors que les étrangers n'ont que peu de place dans la société française d'avant-guerre, ils s'engagent en nombre dans la Résistance, intérieure comme extérieure.

À défaut de pouvoir être des citoyennes et des citoyens en titre, ils défendent les principes fondateurs de cette France qu'ils avaient choisi de rejoindre, cette terre de la Révolution, où pour beaucoup d'entre eux leurs valeurs communistes, de progrès social, d'antifascisme, de liberté, leur croyance dans l'Internationale prolétarienne, peuvent s'exprimer et doivent être affirmées lorsque la nuit de l'Occupation s'abat et que le pays renonce à ses valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité. Aragon l'a écrit en vers pour que nous nous en souvenions : ces étrangers résistants sont des « Français de préférence ».



Résumé du journal, écrit de Missak Manouchian par Aron Haroutianian. Ce journal est l'œuvre de l'œuvre intitulée le 4 novembre 1978 en commémoration d'Iry une femme en hommage aux « 23 ». MDR/Collection historique. Document national des archives combattantes et résistances combattantes, 1978.



Aragon



Article rendant hommage à Goble (« Olga ») France, publié le 1^{er} mai 1943 dans le journal de l'Union des femmes françaises et relayé par une autre caricature de combat, Madeleine (Miro). MDR.

Melinee Manouchian devant la tombe de Missak au cimetière d'Iry le 25 février 1945, pour la première commémoration de l'extermination des membres du « groupe Manouchian ». MDR/Collection historique.

Hommage de ses collègues communistes à Valentin (Viktor) Lissner, devenu un leader, sous deux. MDR/Collection historique.

Cover du magazine de Missak Manouchian, présentait l'Affiche de Missak Manouchian. L'Affiche rouge, mai 1978. MDR.

Pochette du 10th du disque de Lou Lort. Le disque est dédié au nom de « L. Michel » en son honneur d'Aragon. MDR.



Photographie de la troupe de l'artiste René Poupil, quartier Saint-Jacques, 20^e arrondissement de Paris. Photographie MDR.